

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 31 juillet 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

V

GEORGETTE regarda tristement autour d'elle. Pour la première fois, sa petite chambre, qu'elle avait si bien arrangée, où n'aguère encore elle se plaisait tant, lui parut froide et sombre comme une prison.

Ses yeux se fixèrent sur son métier ; mais aussitôt elle secoua la tête. Elle ne se sentait pas le courage de se mettre à l'ouvrage.

—Maurice, cher Maurice, murmura-t-elle, oui, je l'aime. Si je ne suis pas désolée, désespérée, quand tous me repoussent, m'abandonnent, c'est que je suis sûre de trouver en lui un appui, c'est que je peux compter sur son amour et son dévouement. Cher Maurice, continua-t-elle avec une sorte d'exaltation, je n'ai plus que toi pour m'aimer ; à toi seul, maintenant, appartient le droit de me protéger, de me défendre !

Elle resta silencieuse, absorbée dans une profonde rêverie. Vingt minutes s'écoulèrent. Soudain, elle se leva brusquement.

—Oui, se dit-elle, il faut que je voie Maurice, qu'il sache tout, et puis que je dois quitter cette maison, le plus tôt sera le meilleur.

Elle changea de robe, jeta un petit mantelet de drap sur ses épaules, mit son chapeau, qui n'était plus de saison, et sortit de chez elle.

Elle descendit l'escalier lentement, sans bruit, comme si elle eût craint d'être entendue.

Comme elle tournait l'angle de la rue Durantin, elle s'arrêta brusquement, puis se jeta vivement en arrière.

Elle venait de voir Jacques Sarrue entrant dans la maison où demeurerait Maurice.

Il n'y avait pas à en douter, le poète allait chez Maurice.

Elle arrivait à la hauteur du faubourg Saint Denis, lorsque tout à coup elle s'entendit appeler.

—Mademoiselle Georgette, mademoiselle Georgette ! criaît une voix derrière elle.

Elle se retourna et vit accourir vers elle une jeune fille de vingt à vingt-deux ans, qu'elle avait vue plusieurs fois chez madame Simon, la passémentière, et qui avait cherché à devenir son amie, en paraissant lui témoigner beaucoup de sympathie et d'intérêt.

Cette jeune fille, qui se nommait Albertine, sauta au cou de Georgette et l'embrassa comme si, intimement liées, elles ne s'étaient pas rencontrées depuis plusieurs années.

—Comme je suis heureuse de vous voir ! dit Albertine, c'est que je vous aime vraiment beaucoup ; vous le croyez, n'est-ce pas ? Mais par quel hasard vous trouvez-vous par ici ? Vous ne vous souvenez peut-être pas que je demeure ici tout près, rue de Meaux.

—Vous m'avez dit, en effet, que vous demeuriez rue de Meaux ; mais, je l'avoue, j'ignorais que cette rue fût de ce côté.

—Nous en sommes à deux pas ; je rentre et j'espère bien que vous ne refuserez pas de me faire aujourd'hui la visite que j'attends depuis longtemps et que vous m'aviez presque promise.

Georgette voulut s'excuser en cherchant un prétexte.

—Non, non, l'interrompit vivement Albertine, en passant familièrement son bras sous le sien, il faut que vous veniez.

Georgette, ne sachant comment résister, se laissa entraîner.

Au bout d'un instant, Albertine reprit :

—Tout à l'heure, quand je vous ai reconnue et appelée, il m'a semblé que vous regardiez les écriteaux accrochés aux maisons du boulevard et je me suis dit : Mademoiselle Georgette a l'air de chercher une chambre à louer. Est-ce vrai ?

—Oui.

—Alors, vous ne vous plaisez plus à Mont-

—Je veux vous dire que dans ma maison il y a justement une chambre à louer, dont les anciens locataires sont partis il y a trois semaines, et que le propriétaire a fraîchement décorée. Cette chambre est à l'étage au-dessous de la mienne, elle est assez grande et sa fenêtre donne sur la rue. Du reste, vous la verrez, et si elle vous convient...

—On veut sans doute la louer cher ?

—Pas plus que la vôtre à Montmartre, j'en suis sûre. D'ailleurs, je suis au mieux avec la concierge : si c'est un peu cher, nous obtiendrons une petite diminution.

Elles arrivèrent rue de Meaux. Albertine ouvrit la porte de la loge et dit à la concierge :

—Nous montons chez moi. Mademoiselle, qui est une de mes bonnes amies, cherche une chambre à louer ; elle désire voir celle de la maison : votre chambre ferait bien son affaire, parce qu'elle pourrait emménager tout de suite.

—Je monterai dans un instant avec la clef, répondit la concierge.

—Vous nous appellerez ?

—Oui.

Les jeunes filles grimpèrent cinq étages et Albertine fit entrer Georgette dans sa chambre.

—Vous êtes vraiment bien logée, dit Georgette après avoir jeté un regard rapide autour de la chambre et sur les meubles.

—C'est un peu haut, mais j'ai de bonnes jambes, répliqua Albertine en riant. Et puis, j'aime ce quartier de Paris et je me plais beaucoup dans la maison. Mais vous verrez tout à l'heure la chambre du quatrième, elle est encore mieux que la mienne.

Elles s'étaient assises et causaient depuis dix minutes lorsqu'elles entendirent la voix de la concierge. Elles s'empressèrent de descendre à l'étage inférieur et entrèrent dans la chambre à louer, dont la concierge venait d'ouvrir la porte.

—Elle me plaît beaucoup, dit Georgette : mais je crains bien que le prix de la location ne soit trop élevé pour moi.

—Cent cinquante francs, dit la concierge.

—Mais elle n'était louée avant que cent trente ! s'écria Albertine.

—C'est vrai : mais elle n'avait pas alors ce joli papier et cette belle glace.

—Soit ; mais il faut que le propriétaire consente à la louer à mon amie à l'ancien prix ; et elle vous donnera cinq francs de denier à Dieu, n'est-ce pas, Georgette ?

La jeune fille répondit en inclinant la tête.

Depuis un instant, elle éprouvait un malaise étrange ;

c'était comme une grande faiblesse, il lui semblait que ses jambes allaient fléchir sous le poids de son corps.

—Je verrai le propriétaire tantôt, dit la concierge, et je ferai mon possible...

—Oh ! si vous le voulez bien, il consentira, fit Albertine.

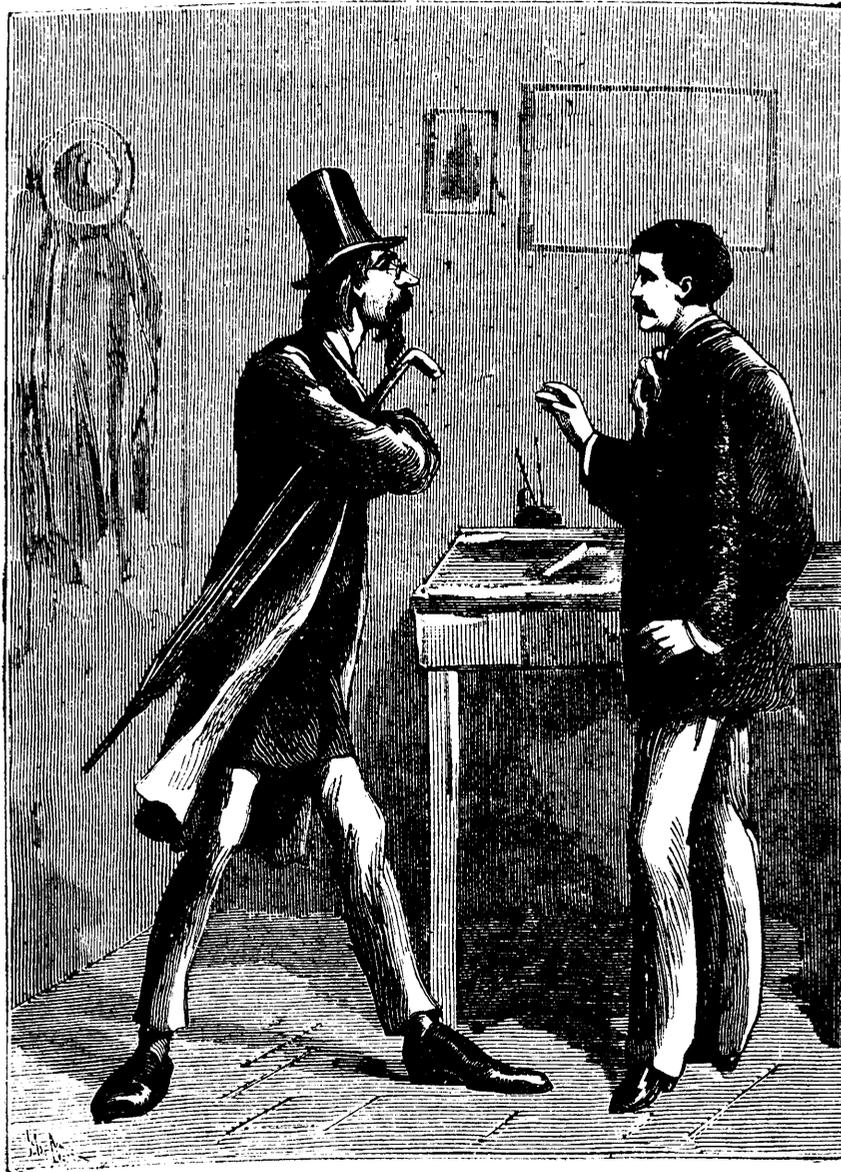
Et, se penchant vers elle, elle prononça quelques mots qu'elle lui dit tout bas à l'oreille :

—Ma chère Georgette, reprit-elle, la chose est entendue ; ce soir, vous aurez loué cette chambre, et dès demain, si cela vous convient, vous pourrez en prendre possession.

Elle s'aperçut alors que Georgette était devenue très pâle, qu'elle tremblait.

—Mon Dieu, mademoiselle Georgette, s'écria-t-elle, est-ce que vous souffrez ?

—Je ne sais pas ce que j'ai, répondit la jeune



Vous et mademoiselle Georgette, répliqua-t-il, je ne vous connais plus.—(Page 58, col 3.)

martre ?

Georgette ne répondit pas.

—Je comprends cela, reprit Albertine ; pour mon compte je déteste ce quartier-là, il y a trop à monter. Parlez-moi de la Villette, à la bonne heure !

—Donc vous voulez déménager au terme de janvier ?

—Dès demain si je peux, répondit Georgette.

—Dès demain ! répéta Albertine surprise. C'est bien, continua-t-elle, vous n'avez pas besoin de m'en dire davantage, j'ai compris : il y a dans votre maison quelqu'un qui vous déplaît, qui vous ennuie, et vous voulez vous éloigner de Montmartre ; vous faites bien, je vous approuve. Tenez je suis tout à fait contente de cela et la chose se trouve à merveille.

—Que voulez-vous dire ?